

Sans perdre un instant, elle envoya des courriers au capitaine-général de la province à Cadix, au commandant du camp de Saint-Roch, aux villes de Cordoue, de Grenade et de Jaën, chefs-lieux de royaume, en Estramadure, et dans les autres villes les plus voisines, pour les instruire de la résolution qu'elle avait prise de sauver la patrie, et les inviter à y coopérer de tous leurs moyens. Elle expédia des bâtimens légers aux îles Canaries et en Amérique; elle envoya des commissaires aux Algarves et dans l'Alemtejo, pour demander l'appui du peuple portugais; elle félicita la ville de Madrid sur la tentative généreuse faite au 2 mai pour secouer le joug étranger; elle remontra aux Français quelle honte rejaillirait sur eux dans la postérité, d'opprimer une nation généreuse au profit d'un tyran qui n'était même pas de race française, et qui leur avait enlevé leurs lois et leur liberté. Les Italiens et les Allemands, les Polonais, les Suisses, reçurent la promesse d'un bon traitement, s'ils

voulaient abandonner les drapeaux de l'op-
presseur de l'Europe.

Cependant, l'ordre public fut à peine troublé pendant vingt-quatre heures à Séville, et au bout de ces vingt-quatre heures, les tribunaux reprirent leurs fonctions, et le peuple retourna à ses travaux, de manière que, d'une si grande commotion, il ne resta dans les esprits que le mouvement nécessaire pour accomplir de glorieuses destinées. Les théâtres furent fermés à cause du deuil de la patrie, et on ordonna des prières publiques extraordinaires dans les églises. Les prisons furent ouvertes, et on en fit sortir tous les criminels, autres que ceux détenus pour crime de lèse-majesté divine ou humaine. Une amnistie semblable fut accordée aux déserteurs de l'armée ou de la flotte, et aux contrebandiers qui se présenteraient dans le délai de huit jours. La Junte suprême ordonna à toutes les villes de deux mille maisons et au-dessus, de former à l'instant une Junte de six personnes, sous l'autorité de laquelle les autres

autorités constituées devaient continuer l'exercice de leurs fonctions, et dans les endroits moins considérables, la municipalité enrôlerait et formerait en compagnies tous les hommes de seize à quarante-cinq ans, autres que les gens d'église, et lèverait sur les administrés, par contribution volontaire, et, à son défaut, par voie d'emprunt forcé et de répartition, les sommes nécessaires pour faire cette levée. Les compagnies devaient vivre dans leurs communes, et s'y former à la discipline militaire jusqu'à ce que la Junte suprême en disposât. En outre, tous et chacun furent invités à prendre du service volontairement, soit pour renforcer les anciens corps, soit pour en former de nouveaux. La paie des soldats de ligne fut augmentée d'un réal, et celle des volontaires fut fixée à quatre réaux, outre la ration de pain. On pourvut à ce que les travaux de l'agriculture et la récolte prochaine ne fussent pas interrompus par cette levée extraordinaire.

LA Junte envoya quatre officiers d'artillerie aux gouverneurs du camp de Saint-Roch, de Grenade, de Badajoz et de Cadix. L'un d'eux, le comte de Thebe, cadet de la maison de Montijo, apporta le 29 mai à Cadix les décrets de la Junte suprême. Cette nuit la ville était en feu. Le marquis del Socorro, après quinze jours d'incertitude, s'était déterminé à exécuter l'ordre du grand-duc de Berg qui le renvoyait à Cadix pour reprendre le commandement de l'Andalousie, et il était entré la veille dans la ville. Quand on lui avait parlé de combattre les ennemis : *Les voilà, les ennemis de l'Espagne*, dit Solano, en montrant les vaisseaux anglais. La multitude se rassembla, s'arma, pillà l'arsenal. Solano réunit chez lui les chefs de l'armée de terre et de mer, afin de délibérer sur les mesures à prendre pour apaiser le peuple. On promit de faire ce qu'il voudrait : cependant la vue du pavillon français sur l'escadre exaspérait les habitans de Cadix. Le tumulte dura. Le troisième jour qu'il avait

commencé, des furieux, conduits par un jeune homme qui avait été novice dans le couvent de chartreux de Xerès, se précipita à la porte du gouverneur comme il était à table. La garde fait résistance; les furieux amènent du canon, enfoncent la porte, envahissent la maison. Solano gagne, par une issue secrète, la maison du banquier irlandais Strange, voisine de la sienne. De-là, il monte sur un toit : un ouvrier le suit; Solano le saisit et le précipite dans la rue. L'ouvrier gissant, la cuisse cassée, montre du doigt la plate-forme où s'est caché celui que dix mille voix proclament un traître. D'autres assassins accourent, saisissent le malheureux, le frappent de leurs armes, le traînent de rue en rue, et le font expirer, après une lente et cruelle agonie, sur la place de Saint-Jean-de-Dieu.

Ainsi périt un homme autrefois cher au peuple et à l'armée, et qui aimait sa patrie avec adoration. Il put se tromper, mais son erreur fut celle d'un bon citoyen. Un autre officier-

général, don Francisco-Xavier de Castaños, qui n'avait ni les talens, ni l'élévation d'ame de Solano, joua dans cette circonstance un rôle plus honorable; tant il est vrai que, pour les hommes de guerre, le meilleur parti à prendre dans les révolutions est celui qui respire la haine des étrangers! Cet officier, commandant en chef le camp de Saint-Roch, reconnut solennellement la Junte de Séville, et, en mettant à sa disposition le corps de dix mille hommes qu'il commandait, lui donna l'autorité nécessaire pour être reconnue dans l'Andalousie et dans les provinces du midi, et pour exercer une heureuse influence sur les provinces du nord et dans toute la monarchie.

LE 6 juin, la Junte suprême, au nom de Ferdinand VII et de la nation espagnole, déclara la guerre par terre et par mer à l'empereur Napoléon I^{er} et à la France, et protesta solennellement qu'elle ne déposerait pas les armes avant que Ferdinand et sa famille fussent replacés sur

le trône d'Espagne, et la nation rétablie dans sa liberté, son intégrité et son indépendance. Elle répandit dans la nation un écrit destiné à propager les mesures nécessaires pour combattre l'ennemi avec avantage; éviter les actions générales, marcher contre l'ennemi avec des partis isolés, ne pas le laisser reposer, être toujours sur ses flancs et ses derrières, l'affaiblir en interceptant ses convois et ruinant ses magasins, s'établir en force sur les communications du Portugal avec l'Espagne, et de l'Espagne avec la France; retrancher les points forts de leur nature, et profiter de tous les accidens d'un pays éminemment favorable à la défense, à cause des torrens, rivières, chaînes de montagnes qui le traversent: tel était, sous un point de vue général, le système de guerre à suivre avec méthode et persévérance. Pour y parvenir, on indiquait cinq commandemens à former, savoir: trois armées actives, d'Andalousie, de Galice et de Catalogne, et deux commandemens pour diriger les provinces du nord et

du centre déjà envahies par l'ennemi. Rien n'était encore perdu, puisque tous les bras, tous les esprits et tous les cœurs se vouaient à la défense du pays. Deux fois, pendant la guerre de la Succession, l'ennemi était venu au cœur du royaume, et ces avantages éphémères n'avaient servi qu'à accélérer sa ruine. « Jamais, ajoutait la Junte suprême, la France n'a régné sur nous, et nous, Espagnols, l'avons souvent maîtrisée, non par supercherie, mais par la force des armes.... Que les hommes instruits dans les provinces se chargent d'éclairer l'opinion sur le charlatanisme des gazettes françaises, et sur la bassesse de ceux qui, dans Madrid, se sont dévoués aux étrangers. Qu'ils éclairent leurs compatriotes sur les droits de la patrie, et, lorsque Ferdinand VII sera remonté sur le trône de ses pères, sous lui et par lui, les cortès seront assemblés et donneront au pays les lois les plus convenables pour assurer notre bonheur et notre indépendance. »

LA perte d'une escadre française fut la première conséquence de la déclaration de guerre de la Junte suprême. Cinq vaisseaux de ligne français et une frégate de la même nation, étaient dans le port de Cadix, sous les ordres du contre-amiral Rosily, depuis la bataille de Trafalgar. Don Thomas Morla, lieutenant-général, qui prit le commandement après la mort de Solano, avait déjà, en 1801, commandé dans Cadix, lorsque les Anglais voulurent ajouter le fléau de leur présence au fléau de la fièvre jaune qui ravageait l'Andalousie. La lettre ferme et digne qu'il écrivit au général sir Ralph Abercrombie détermina celui-ci à s'éloigner, et Morla fut proclamé le sauveur de Cadix. L'occasion se présentait aujourd'hui de mériter une seconde fois ce titre, et d'arracher une grande ville aux horreurs de l'anarchie. Mais la vue du pavillon français était pour le peuple un motif d'irritation permanente.

Le contre-amiral Rosily prit, dans cette circonstance difficile, le parti qui convenait le

mieux à sa situation , celui de gagner du temps et de donner aux troupes dirigées de Madrid sur l'Andalousie le temps d'arriver à Cadix. Il prit une position défensive, hors de portée des batteries de terre , dans le canal qui conduit aux Carraques. De-là , il proposa d'abord de quitter la baie , afin de tranquilliser la multitude ; ensuite il offrit , dans le cas où les Anglais n'y consentiraient pas, à débarquer ses canons, renfermer ses équipages à bord, et tenir caché son pavillon, ne demandant en échange de ce sacrifice que des otages pour garantir ses malades et la population française de Cadix, et la garantie qu'on le mettrait à l'abri des attaques de l'ennemi extérieur. Morla refusa d'acquiescer aux propositions de l'amiral français, et demanda que la flotte se rendît à discrétion.

Sur son refus, les Espagnols élevèrent des batteries dans l'île de Léon et près du fort Louis. Ils armèrent aussi des chaloupes canonnières et des galiotes à bombe. Le feu com-

mença le 9 juin, et il dura jusqu'au 14, jour où Rosily se rendit sans condition. Les Français éprouvèrent peu de perte, et les Espagnols n'eurent que quatre hommes tués. Morla ne voulut pas employer de moyens plus violents de destruction, tels que les boulets rouges, assuré qu'il était du succès de l'attaque par l'impossibilité où se trouvaient les attaqués de faire une longue défense.

Les Anglais furent les spectateurs impatients de ce combat. L'amiral Collingwood, commandant la station du blocus, avait offert sa coopération; elle fut refusée. Il suffisait aux Espagnols que les Anglais empêchassent la flotte de s'échapper, et ils ne voulaient pas leur donner des droits sur une proie facile à obtenir sans leur secours. Du reste, il y avait rapprochement déjà effectué entre l'Espagne insurgée et les commandans des forces britanniques à portée. Castaños s'était mis en communication avec le lieutenant-général sir Hew Dalrymple, commandant à

Gibraltar, et y avait emprunté pour la Junte suprême un million de réaux, et le commerce avait sur-le-champ rempli cet emprunt, sans autre sûreté que la loyauté espagnole. Le manifeste contre la France portait défense aux Espagnols de molester la nation anglaise, ni son gouvernement, ni ses propriétés publiques et particulières. Il annonçait le rétablissement des communications et la conclusion d'un armistice. Aussitôt après que la flotte fut rendue, la Junte suprême demanda à l'amiral anglais le passage pour des commissaires qu'elle voulait envoyer traiter avec le gouvernement de Sa Majesté britannique.

Les envoyés de la Junte suprême ne furent pas les premiers Espagnols qui arrivèrent en Angleterre pour réclamer l'assistance de la nation et du gouvernement. La principauté des Asturies, qui s'était levée la première, fut aussi la première, en raison de sa position topographique, à recourir au point de résistance. Dès le mois de juin, le vicomte de Ma-

terosa et don Diégo de la Véga s'embarquèrent à Gijon sur un bateau non ponté, et vinrent trouver un armateur anglais qui croisait devant le port et qui les amena à Portsmouth. On reçut par eux la première nouvelle de l'insurrection. Peu de jours après, on apprit que les Andalouses étaient livrées à la même effervescence que les provinces du nord, et que l'Espagne entière se levait contre les Français.

JAMAIS nouvelle d'une victoire, d'un traité de paix, d'une déclaration de guerre, ne produisit à Londres un mouvement d'enthousiasme et de joie comparable à celui que la population entière éprouva en apprenant la généreuse résolution des Espagnols de secouer le joug des Français. Depuis que Napoléon était monté sur le trône, l'Angleterre combattait par calcul et par passion, mais sans espoir. Les guerres du continent et la victoire navale de Trafalgar ne l'avaient pas fait sortir de la sombre dé-

fensive où l'avait jetée l'armement de Boulogne. L'occupation de la Péninsule par les Français menaçait de nouveau l'Irlande d'une invasion, et voilà que tout-à-coup la scène était changée. L'Angleterre retrouvait un débouché pour ses marchandises, et sa politique, prenant une marche inusitée, va tenter des routes nouvelles. Assez et trop long-temps elle a soldé les efforts de princes sans dignité et de ministres sans prévoyance; elle sera plus heureuse en prenant la défense des révolutions et des principes populaires. De nouvelles routes ouvertes à son commerce tromperont les efforts d'une politique ennemie. Au lieu des fortifications qu'elle élevait timidement sur son rivage, elle portera de nouveau le fer et la flamme sur le continent dont on voulait l'exclure; d'auxiliaire impuissante la voilà devenue partie principale dans une guerre dont l'effet médiate sera d'abaisser la France, et l'effet immédiat de la ruiner.

Ce que prescrivait la politique fut d'accord

avec les idées généreuses, et les marchands de Londres crurent n'obéir qu'à leur enthousiasme pour la liberté et la justice. Les Anglais avaient combattu les Espagnols sans animosité, car ils ne haïssent que les forts. Ils serrèrent avec transport la main de ceux qui étaient la veille leurs ennemis. Les envoyés d'Espagne furent fêtés dans toutes les classes. Leur vue causait un enthousiasme difficile à décrire. Il est si commode d'ennoblir la voix de l'intérêt ! Tous les partis furent unanimes. L'opposition vota avec le ministère ; et, pour la première fois peut-être, le vieux major Cart-Wright, défenseur éternel des droits du peuple, partagea les opinions de l'opresseur de l'Irlande et de l'élève de Pitt. Mais encore ici la nuance de l'expression fut distincte. « Rétablissons, » disait le premier dans l'assemblée des francs-tenanciers de la Cité, « rétablissons l'Espagne » indépendante, avec ses cortès et sa vieille » constitution. Ce qui a été perdu pour la » cause sacrée de la liberté du monde, par la

» légèreté, les excès et les vices des Français,
» sera regagné par la gravité, la modération
» et la vertu des Espagnols. » — « Les minis-
» tres de Sa Majesté, dit Canning, ministre
» des affaires étrangères, ne se souviennent
» plus que la guerre a existé entre l'Espagne
» et la Grande-Bretagne. Toute nation qui
» s'élève contre le pouvoir exorbitant de la
» France devient à l'instant, et quelles qu'aient
» été ses relations antérieures avec nous, l'al-
» liée essentielle de la Grande-Bretagne. »
Quelle différence entre ces deux morales !
L'une s'appuie sur le pouvoir irrésistible de la
justice et sur la sympathie qui unit et rappro-
che les individus de notre espèce. L'autre in-
voque, pour faire le bien, les mêmes principes
qu'invoquerait le génie du mal ; car quelle au-
tre politique avait dirigé Napoléon dans ses
rapports avec Naples, avec le Portugal, et
avec toutes les puissances que couvrait l'égide
de l'Angleterre ?

AVEC un tel concours de volontés, les mesures de l'Angleterre ne pouvaient manquer d'être efficaces. Le géant aux cent bras les déploya tous à la fois. Dès le 12 juin, on embarqua pour Gijon des armes, des munitions de guerre, des habits de soldats. D'autres expéditions semblables suivirent celle-ci à peu de distance, et furent dirigées sur différens points des côtes d'Espagne. Seize millions de réaux furent envoyés au Ferrol pour aider l'insurrection de la Galice. On rassembla sur le ponton de Portsmouth quinze cents Espagnols pris sur les quatre frégates enlevées en 1804, au milieu de la paix. On les habilla, on les arma, on les fit partir ensuite pour la Corogne. Des émissaires secrets allèrent dans la Baltique préparer l'évasion du corps de La Romana. Des forces navales furent envoyées dans le golfe de Biscaye pour protéger les côtes espagnoles, et le général en chef de l'armée de la Méditerranée reçut l'ordre d'envoyer des détachemens au secours de la Catalogne. On désigna des

officiers actifs et aventureux pour accompagner les convois, débarquer avec eux en Espagne, et surveiller la distribution des secours. Ils devaient en même temps entretenir le peuple des bonnes dispositions de l'Angleterre, échauffer la haine contre les Français, explorer le pays, y étudier l'opinion publique, afin de fournir au gouvernement des indications propres à le diriger dans les opérations qu'on devrait entreprendre. Les bons procédés du gouverneur de Gibraltar et de l'amiral Collingwood envers les Espagnols reçurent une complète approbation. On prescrivit au général Spencer de concourir, par des démonstrations, au succès des opérations de la Junte de Séville. Les expéditions qui se préparaient dans les ports des trois royaumes furent coordonnées pour des résultats autres que ceux qu'on en attendait. On prépara des embarquemens de troupes. Le 4 juillet, un ordre du conseil rétablit officiellement les relations de paix entre l'Angleterre et l'Espagne.

Le même jour, les commissaires du Roi, pro-
rogeant le Parlement, annoncèrent, du haut
du trône, l'intention de Sa Majesté de faire
tous les efforts possibles pour aider l'Espagne
dans la noble lutte où elle se trouvait engagée
pour la défense de son intégrité et de son in-
dépendance. Mais il faut le dire à l'éternel
honneur des généreux patriotes qui crurent à
la patrie, les députés asturiens, galiciens,
andalous, catalans, furent d'accord pour ne
demander aux Anglais que des armes et des
provisions de guerre. « Des hommes, di-
» saient-ils, il n'en manquera pas dans notre
» pays. »

CEPENDANT les troupes françaises étaient en
marche pour venir occuper les provinces du
midi de l'Espagne et les principaux ports de
mer. Dupont fut chargé de la prise de posses-
sion de l'Andalousie. Il était cantonné avec ses
troupes dans les environs de Madrid, depuis
la fin du mois d'avril, et il y passa tranquil-

lement la presque totalité du mois suivant, parce qu'il ne vint dans l'esprit de personne, au quartier-général du grand-duc de Berg, de penser que la flotte de Cadix courût des dangers, ni qu'il y eût du péril dans la demeure. Enfin, il partit de Tolède le 24 mai. Son corps était composé de la division d'infanterie du général Barbou, forte de six mille hommes, d'un bataillon de cinq cents marins de la garde impériale, destiné à faire les travaux du port de Cadix, des deux régimens suisses au service d'Espagne, de Reding n° 1 et de Preux, et de la division de cavalerie du général Frésia, forte de trois mille chevaux partagés en deux brigades. Vingt-quatre pièces de canon et un fort approvisionnement de biscuit, marchaient avec les troupes. On se persuadait qu'il leur serait impossible de trouver à subsister autrement, et on ne voyait pas d'inconvénient à grossir démesurément les colonnes pendant une marche pacifique. Le général Dupont avait l'ordre de rallier et me-

ner avec lui les troupes espagnoles qu'il rencontrerait sur son chemin ou à portée. Ployées sous les formes de la discipline, elles n'avaient pas manifesté la même exaltation de sentimens que les habitans. Il devait être joint, en arrivant à Séville, par une brigade de trois mille hommes détachée de l'armée française de Portugal. On faisait si peu de doute du succès de l'opération, que le général, rendant compte au ministre de la guerre de la formation des colonnes de marche, lui annonçait que la dernière entrerait le 21 juin à Cadix.

Les Français traversèrent les plaines de la Manche sans rencontrer d'obstacles. Ayant trouvé plus de vivres dans le pays qu'ils ne s'y étaient attendus, ils laissèrent à Santa-Cruz de Mudela l'approvisionnement de biscuit, et ils entrèrent dans la Sierra-Morena, la chaîne des montagnes noires dont le nom si souvent répété par les romanciers espagnols remplissait notre enfance d'une espèce de terreur. Lorsque leur avant-garde arriva à la

Caroline , cette ville était presque déserte. La plupart des habitans avaient fui dans la montagne. Ceux qui étaient restés dirent que les Andalous avaient pris les armes pour ne pas être égorgés sans défense comme l'avaient été les habitans de Madrid après l'émeute du 2 mai. Arrivé à Andujar, deux marches plus loin, le général Dupont apprit la levée en masse de la province et les résolutions vigoureuses prises par la Junte de Séville. On le prévint qu'il n'entrerait pas à Cordoue sans combattre.

La grande route de Madrid à Cadix passe le Guadalquivir au pont d'Andujar, et après avoir suivi pendant vingt-huit lieues la rive gauche du fleuve, le repasse devant la Venta de Alcolea. Le Guadalquivir est guéable en plusieurs endroits pendant les sécheresses de l'été. Il coule dans un pays de montagnes; mais elles sont plus hautes et plus escarpées à la rive droite qu'à la rive gauche. Le pont

d'Alcolea est construit en marbre noir et percé de dix-neuf arches ; il est long d'environ deux cents toises , et coupe le fleuve suivant une ligne brisée qui présente le sommet de l'angle au courant. Cette disposition le met à l'abri d'être enfilé par le canon dans toute sa longueur.

C'était là que les Espagnols attendaient l'armée française¹. Don Pedro-Agostino de Echevarria, lieutenant-colonel réformé, et président d'un conseil de guerre spécial établi en permanence à Cordoue, pour la répression de la contrebande, des vols et autres délits commis dans la Sierra-Morena, fut chargé de la défense. On mit sous ses ordres un détachement de la division de grenadiers provinciaux d'Andalousie, le bataillon d'infanterie légère de Campo-Mayor, un détachement du régiment suisse de Reding n° 3, quelques régimens provinciaux et quelques escadrons de

¹ Voyez la carte, n° III.

cavalerie, le tout montant à trois ou quatre mille hommes de troupes de ligne. Il s'y joignit de quatre à cinq mille paysans armés. Les Espagnols construisirent à la hâte une tête de pont, et ils établirent en arrière douze pièces de canon en batterie, pour empêcher de passer le Guadalquivir.

Les premières troupes françaises arrivèrent le 7 juin, à la pointe du jour, devant le pont d'Alcolea. Echevarria était, avec la plus grande partie de son monde, sur la rive droite, près du village de ce nom. Le feu d'artillerie et de mousqueterie s'engagea d'une rive à l'autre. Les Français aperçoivent alors débouchant des hauteurs qui bordent la rive gauche du fleuve un corps considérable, surtout en cavalerie, qui menaçait leur flanc gauche, et même pouvait les prendre à dos lorsqu'ils attaqueraient la tête de pont. Frésia s'avance contre eux avec sa division de cavalerie, que soutient le bataillon des marins de la garde, et les arrête par des charges heureuses. Pen-

dant ce temps, on a reconnu que le pont d'Alcolea n'était pas coupé. La garde municipale de Paris, commandée par le major Estève, se forme en colonne d'attaque. La troisième légion se range derrière, dans le même ordre. On court à l'assaut. Arrivés au bord du fossé qui se trouve être très-profond, les soldats, et les conscrits aussitôt que les autres, se précipitent, montant sur les épaules les uns des autres, et employant en guise d'échelles leurs baïonnettes fichées dans l'escarpe; ils enlèvent sans beaucoup de perte un ouvrage non achevé, quoique défendu par un détachement du bataillon d'infanterie légère de Campo-Mayor, puis ils traversent le pont à la course. Le village d'Alcolea, une pièce de canon et plusieurs caissons sont au pouvoir des Français.

Cependant le corps espagnol de la rive gauche renouvelant ses tentatives au moment où elles pouvaient produire un effet plus décisif, le général en chef envoya au secours

de Frésia la brigade des Suisses aux ordres du général Rouyer. Cela prit du temps, on en perdit aussi à jeter les parapets d'une portion de la tête de pont dans les fossés, pour ouvrir un passage à l'artillerie et à la cavalerie. Echevarria rallia ses troupes de ligne sur la route de Cordoue, et leur fit commencer la retraite en ordre; mais bientôt Dupont s'avancant en ordre de bataille, elles précipitèrent leur retraite. La cavalerie espagnole fit quelques démonstrations pour charger la droite des Français. Abandonné par les paysans, ayant perdu son canon et réduit à une poignée de soldats de ligne, Echevarria ne tenta point de défendre Cordoue. Il était à onze heures du soir à Ecija, à douze lieues du champ de bataille. Quelques-uns de ses compagnons s'enfuirent jusqu'à Séville.

Tout émus de la déroute de leur armée, les habitans de Cordoue barricadèrent les portes de leur ville, afin d'avoir au moins le

temps de fuir. Les vainqueurs arrivèrent à trois heures de l'après-midi, impatients de franchir les murailles antiques dont une partie fut construite par les Romains, et l'autre par les Arabes. Des coups de fusil tirés du haut des tours augmentèrent l'irritation des vainqueurs. Le général Dupont investit la ville, et il crut pouvoir y entrer sans coup férir. Le prieur d'un couvent du faubourg fut chargé de porter aux habitans des paroles de paix. Il se présenta à la porte et ne put parvenir à la faire ouvrir. Dans cette ville de trente-cinq mille ames, abandonnée par ses magistrats, privée de commandement et de direction, étourdie par les cris d'hommes imprévoyans qui se précipitaient dans le danger en voulant l'éviter, il eût fallu plusieurs heures d'efforts pour rétablir le calme. On ne pouvait pas entendre. Le général français jugea qu'on ne voulait pas l'écouter. Il fit avancer le canon. Au bout de quelques minutes la Porte-Neuve fut enfoncée et les trou-

pes lâchées dans la ville. A quelques coups tirés des fenêtres à peu près au hasard, ils répondent par une fusillade continue. Des hommes armés et d'autres sans défense sont tués dans les rues; les maisons, les églises, même la célèbre mosquée que les chrétiens ont convertie en cathédrale, tout fut saccagé. L'antique capitale des califes Ommiades, le séjour chéri de ces Abdéramés, les plus grands rois qu'ait eu l'Espagne, vit se renouveler des scènes d'horreur telles qu'elle n'en avait pas vu de semblables depuis l'année 1236, où les Maures en furent chassés par Ferdinand III, roi de Castille et de Léon; scènes terribles qui n'avaient pas d'excuse dans les pertes éprouvées par le vainqueur, car l'attaque de la ville ne leur avait pas coûté dix hommes, et le succès de la journée ne leur avait coûté que trente tués et quatre-vingts blessés.

L'armée s'arrêta à Cordoue. Après que le pillage eut cessé, on leva de fortes contribu-

tions sur les habitans. Le bataillon de marins de la garde impériale resta à Alcolea pour garder le passage, et l'on travailla à réparer et achever la tête de pont.

Le général Dupont n'avait pas manqué d'instruire jour par jour le grand-duc de Berg, par des lettres que celui-ci ne recevait pas, de la résistance que préparaient les Espagnols; ne pouvant pas avec huit mille hommes battre des armées, prendre des places fortes et soumettre des provinces, il demanda avec instance qu'on lui envoyât des renforts.

PENDANT qu'il les attendait, l'insurrection l'enveloppa de toute part, et on perdit les communications avec Madrid, de sorte qu'on ne put même pas y faire parvenir le récit officiel de l'entrée à Cordoue. Les paysans armés des environs de Jaën passèrent le Guadalquivir et massacrèrent l'officier français qui avait été laissé à Andujar pour faire rejoindre les militaires ou les détachemens iso-

lés. Des contrebandiers organisés, renonçant à leur métier pour faire la guerre nationale, occupèrent en force les défilés de la Sierra-Morena. Jusque dans la Manche, la population prit les armes contre les Français. Les magasins de biscuit de Santa-Cruz de Mudela tombèrent au pouvoir des paysans. Ils massacrèrent les malades à Manzanarès. Le général de brigade René, qui avait acquis en Egypte une haute réputation de bravoure, fut arrêté à la Caroline, pendant qu'il rejoignait le corps d'observation de la Gironde; des paysans féroces le plongèrent tout vivant dans une chaudière d'eau bouillante. D'autres officiers français furent sciés vivans. Le capitaine d'état-major Caynier et le commissaire des guerres Vaugien, furent au nombre des victimes.

Les isolés et les faibles détachemens ne pouvant plus passer, on en forma de plus nombreux. Le général de brigade Roize voulut rejoindre Dupont avec quatre cents con-

valescens réunis dans les hôpitaux de Tolède. Des nuées d'insurgés l'assaillirent en traversant la plaine rase de la Manche, et firent essayer à ses soldats débiles un échec qui le força à se replier sur un corps de cinq cents chasseurs à cheval que le général Liger-Belair, parti de Madrid depuis peu, conduisait à l'armée. Les deux détachemens réunis battirent les insurgés à Val-de-Peñas; mais les chasseurs ayant reçu l'ordre de rétrograder sur Madrid pour une autre destination, les généraux ne sachant pas où ils trouveraient Dupont, et ne se jugeant pas en état de forcer le passage de la Sierra-Morena, qu'on disait retranché et garni d'artillerie, se replièrent sur Madrilejos, gros bourg situé à l'entrée de la province de Tolède.

DUPONT se trouvait lancé en camp volant, et comme un enfant perdu. Jusqu'aux portes de Cordoue, les paysans vengeaient contre les soldats pris un à un les horreurs de l'assaut.